

## *Les Médusantes* Annie Ernaux

Quand j'ai déroulé sur toute sa largeur la photo de la toile que m'avait apportée Mylène Besson, que je l'ai tenue entre mes bras tendus et vu toutes ces femmes ensemble, nues et de face, en train de rire, mais de rire vraiment, jusqu'aux yeux, *comme si elles n'étaient pas nues*, j'ai eu littéralement le souffle coupé. De stupeur. Devant quelque chose d'une audace folle et merveilleuse. J'ai pensé, j'ai admiré : elle a osé !

Je suis très reconnaissante à Mylène Besson d'avoir accepté de livrer les pages de son carnet intime de travail concernant « les femmes qui rient », de donner à voir le cheminement du désir jusqu'à sa réalisation, du magma confus d'émotions, de sensations, de fulgurances, à la décision de *faire*. D'exhiber la part noire de la création, *envie d'ouvrir leurs sexes, d'être obscène*, et l'impossibilité d'échapper au projet, *la chose à faire s'abat sur moi. C'est ça que je dois faire – ne peux plus ne pas le faire*. Puis l'entrée sans retour dans le travail : *J'appartiens au dessin que je fais*. Ce qu'il y a de bouleversant pour moi en lisant ces notes, c'est la perception de Mylène Besson d'être d'être poussée irrésistiblement vers une entreprise inconnue, à laquelle elle ne peut pas, ne veut pas se dérober. Une entreprise hardie, destinée à renverser la représentation artistique des femmes et où la vie sera présente à chaque phase de la création.

Comme dans ce premier geste : Demander à chacune des femmes qui apparaîtront sur la fresque de se dévêtir entièrement, prendre une photo d'elle, nue, en train de rire. C'est un geste singulier, troublant, qui interpelle : aurais-je accepté ? Il recèle une certaine violence, l'artiste le sait, qui tenant à être représentée au milieu des autres femmes, se soumet à l'objectif de l'une d'entre elles, mais dérobe à la vue son sexe dans une posture espiègle de petite fille. *Comme si se battait en moi le désir d'être vue et celui d'être cachée*. Mais c'est le geste obligé, l'étape individuelle indispensable à l'exposition d'une autre vérité des femmes. Ici commence le bouleversement : Toutes ont décrit, analysé ce moment de pose, la révélation de soi qu'il a constitué parce que, comme dit l'une, les questions qu'on se pose nue et habillée ne sont pas les mêmes. Ce sont des textes très beaux, qui disent le rapport entretenu avec son corps, honte, indifférence, contentement, souffrance, et le défi, la libération, la joie surprenante, inattendue, de participer à une aventure collective, *un acte militant*. Je les considère comme inséparables de la fresque, de ce que, achevée, elle expose : Des femmes sujets, libres, conscientes du corps unique qu'elles « sont », inscrit dans le temps, porteur de leur histoire. Ce ne sont pas des « modèles » que Mylène Besson photographie, ce sont des vies déposées dans les corps.

Je les regarde une par une, dans leur absolue diversité, de visages, de seins, de sexes, dans leur irréductible singularité. Impossible d'interchanger les têtes et les corps, l'évidence de cette unité, de cette harmonie – que détruisent les liftings - entre les traits, le sourire et la morphologie, me saisit. Et pourtant, glissant d'une femme à l'autre, j'ai l'impression d'un seul corps décliné dans le temps sans opposition entre la jeunesse et la vieillesse, ce grand classique de la peinture. Car toutes les femmes sont reliées entre elles, l'artiste les a fait se toucher de façon ténue en mêlant des bras, des mains, accolant légèrement des cuisses, des épaules. C'est comme si je parcourais tous les temps d'une vie de femme, avec ses événements possibles, la gestation et la maternité, la perte d'un sein. Et ce corps multiple, aux antipodes des représentations de la fragilité et de la finitude, ce corps *relié* défie le monde par l'onde éblouissante de son rire.

Le scandale du rire de la femme nue. C'est ça l'obscénité, c'est-à-dire montrer ce qui est hors de la scène sociale, qu'il est convenu et accepté qu'on ne doit pas voir. J'ai fait défiler sur Google des

dizaines de tableaux de nus, quasiment toujours des femmes. Je n'en ai trouvé aucune en train de rire. De temps en temps un sourire. *Envie d'ouvrir leurs sexes* : mais elle fait mieux, Mylène Besson, ou pire, elle ouvre grand les bouches, exhibe les dents sur un rire sans retenue démultiplié par le nombre et, mine de rien, elle met à mal le fantasme freudien du vagin castrateur. Le détruit en somme par transfert. Un homme aurait dit en voyant la fresque : ces femmes se moquent. Comme s'il se sentait visé, obscurément mis en danger. Ce n'est que son imaginaire masculin qui est menacé. Ce n'est pas de lui, ni des hommes qu'elles rient. C'est infiniment plus large, plus ravageur. Je ne peux que penser au rire de la Méduse, cette figure terrifiante et fatale qu'Hélène Cixous débarrasse des mythes qui l'entourent et dont elle fait l'annonciatrice d'une autre manière d'être et de vivre des femmes : « Elle est belle et elle rit ». Le mystère de ce rire, c'est que celui-ci, justement, détruit le « mystère féminin ». Il ruine les images qui hantent universellement l'inconscient des deux sexes et alimentent aussi bien les magazines et la publicité que l'industrie pornographique. Il rejette les jugements et les évaluations auxquels sont soumis le corps et l'apparence des femmes et il signifie l'impossibilité même d'en être *atteintes*. Ce rire unanime n'est pas celui de la vengeance, c'est celui d'une plénitude indomptable.

A regarder ces médusantes, je sens leur force et leur liberté transfuser en moi, m'affermir dans mon entreprise d'écriture. J'ai lu que Mylène Besson a dit une fois : « Le beau est ce qui relie ». Devant *Les femmes qui rient*, comme naguère devant la *Manifestation silencieuse*, j'éprouve l'évidence et la vérité de ces mots.

---